

ÉLOGE

de M. le professeur Léon-Ghislain NOËL, prononcé en la salle des promotions, le 26 juin 1877, par M. le professeur Eugène HUBERT, doyen de la Faculté de médecine.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Il y a un an, le cœur étreint dans une de ces douleurs que la langue humaine ne peut exprimer, j'écoutais, au pied de cette tribune en deuil, le dernier hommage que vous rendiez à la noble existence qui venait de s'éteindre. Vous disiez quel savant, quel professeur et quel homme l'Université avait perdu... j'aurais seul pu vous dire quel père la main de Dieu m'arrachait!

Un nouveau deuil rassemble la famille académique : la mort qui ravissait l'an dernier à la Faculté de médecine un professeur dans l'épanouissement de la vie et dans toute la maturité du talent, lui en enlève aujourd'hui un autre dans toute la fleur de ses espérances. Dans la nouvelle douleur qui nous frappe, je sens se raviver l'ancienne et je ne puis m'empêcher de comparer deux hommes qui, aux versants opposés de l'existence, se ressemblaient, non seulement par les qualités maîtresses de l'intelligence qui permettent à l'homme de science d'aller haut et par la passion du travail qui lui permet

d'aller loin, — mais encore par la droiture du caractère et l'austérité de la vie qui rendent estimable, par la tendresse et la générosité du cœur qui rendent aimable et enfin, par la modestie qui fait pardonner toutes les supériorités.

S'il est permis d'augurer, d'après l'éclat des aurores, quelle sera la chaude radiation du midi et la sereine majesté du couchant, — j'aurai fait suffisamment l'éloge du jeune homme en vous le montrant au matin de la vie, promettant de tenir tout ce qu'au bout de sa longue et glorieuse carrière, le vétéran avait tenu.

Permettez-moi d'évoquer devant vous cette figure douce, blonde, délicate, que le livre avait pâlie et que l'habitude de la table de travail avait un peu inclinée en avant. Rien en elle qui attirât le regard de la foule dans laquelle elle semblait vouloir glisser inaperçue. La voix même était douce et voilée, comme celle qu'on émet dans une chambre de malade, mais la parole était si claire et si juste qu'elle pouvait se passer de sonorité et qu'elle se faisait entendre, parce qu'elle se faisait écouter.

Au propre comme au figuré, Léon Noël n'é ait point de ceux qui se faisaient bruyamment, et à coups de coudes, un chemin dans le monde et, s'il était partout au premier rang, c'est que les rangs s'ouvraient, spontanément et respectueusement, devant sa supériorité. C'est ainsi qu'étudiant, se présentant au concours pour l'internat,

il remporta la palme sans avoir à la disputer, ses camarades ayant tous reculé devant une lutte dont ils reconnaissaient eux-mêmes l'inégalité. Je pourrais vous dépeindre l'élève et le proposer comme le modèle accompli de la jeunesse studieuse et chrétienne que l'amour du travail et que la foi, — comme des ailes, — soulèvent au-dessus des frivolités et des égarements vulgaires; mais j'ai hâte d'arriver au professeur, auquel ma qualité de Doyen me vaut le douloureux honneur d'adresser, au nom de la Faculté de médecine, un suprême témoignage de regrets et d'affection.

†

En 1872 un mal étrange saisissait brusquement et en pleine vigueur, un jeune professeur sur lequel l'*Alma Mater* avait fondé de grandes espérances. Dans la ruche universitaire chaque abeille a sa tâche et nul rayon ne peut demeurer inachevé. Il fallut donc suppléer le travailleur tombé à l'improviste, et M. Michaux, M. Lefebvre et moi, nous nous partageâmes le fardeau qu'il laissait en chemin. C'est en ce moment que Noël fut appelé de Londres, où il poursuivait ses études, pour donner les exercices pratiques et les répétitions que le cours de médecine opératoire ainsi improvisé nécessitait.

L'année suivante le répétiteur qui avait fait ses preuves était chargé de l'enseignement qu

Sovet ne devait plus reprendre et il s'y consacrait tout entier. Noël possédait toutes les qualités qui font le bon professeur de médecine opératoire : des connaissances anatomiques et chirurgicales approfondies, un grand sens critique dans l'appréciation des méthodes ; une parole claire dans l'exposition des procédés ; une main adroite dans l'exécution et enfin une patience admirable à diriger les élèves dans les exercices où ils doivent apprendre à manier le tranchant de l'acier avec sûreté et précision.

Malgré les occupations de cet enseignement laborieux, Noël est appelé à remplacer, pendant un semestre, le professeur de pathologie générale, et telles sont ses aptitudes que personne ne s'aperçut que la plus élevée des branches de la médecine, n'avait pas été de tout temps l'objet principal de ses études.

Sa voie cependant n'était pas dans ces directions : l'ancien interne du service d'ophtalmologie, fidèle à ses premiers succès, avait poursuivi ses études favorites et il était naturellement désigné pour suppléer son ancien maître, fatigué de 37 années d'enseignement pratique, dans la chaire qu'il abandonnait après l'avoir illustrée.

En 1837 M. Hairion, qui était à la fois professeur à la Faculté et médecin de bataillon, créait en Belgique la première clinique des affections oculaires, syphilitiques et eutanées et l'installait

à l'hôpital militaire. Deux ans plus tard le Gouvernement accordait au clinicien la plus haute marque de confiance en établissant à Louvain, pour le mettre sous sa direction, l'Institut ophthalmologique central de l'armée.

Une loi, — qui a l'avantage d'accorder aux fonctionnaires, après une longue carrière, un repos mérité, et l'inconvénient d'enlever aux administrations, civiles ou militaires, leurs travailleurs les plus précieux, ceux auxquels l'âge a donné l'expérience sans ôter l'activité, — obligea, en 1867, M. Hairion à prendre sa retraite comme médecin attaché à l'armée. Les portes qu'il avait fait ouvrir se refermèrent quand il ne fut plus là pour les en empêcher. L'Université, perdant l'accès des locaux militaires, transporta pour le Professeur qu'elle était heureuse de garder, ses cliniques à l'hôpital St-Pierre. Disons tout de suite qu'elle ne perdit rien au transfert et que la réputation du maître attira bientôt à l'hospice civil deux fois plus d'ophtalmiques que l'hôpital militaire n'en pouvait fournir.

Très attaché à l'œuvre qu'à travers bien de difficultés vaincues, il venait de créer une deuxième fois, M. Hairion ne se décida à l'abandonner que lorsqu'il put la transmettre dans des mains sûres. C'est ici que nous allons trouver Noël dans sa vraie voie et je ne puis adresser à sa mémoire d'éloge plus complet, qu'en

vous le montrant digne de la suppléance écrasante dont en 1874, il était honoré.

Lisez dans un ouvrage de thérapeutique l'histoire d'un médicament quelconque : après l'énumération de ses propriétés physiologiques et thérapeutiques, vous trouverez invariablement la longue liste des maladies contre lesquelles il a été essayé.

Ouvrez ensuite un traité de pathologie interne et, faisant suite à l'histoire de chaque affection morbide, vous rencontrerez la longue liste des agents médicamenteux par lesquels on a essayé de la combattre. Est-on médecin pour connaître ces deux listes parallèles et pour prendre banalement dans l'une les substances qui correspondent aux maladies cataloguées dans l'autre? — La médecine se bornerait à cela s'il y avait des maladies et s'il y avait des spécifiques.

M. Hairion rendait aux étudiants le service de leur montrer qu'il n'y a pas de maladies, mais des malades, et qu'il n'y a pas non plus de spécifiques, mais des agents thérapeutiques qui, comme les armes de précision, manquent toujours le but à être maniés à l'aveuglette.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire pénétrer un instant dans une de ces cliniques pour vous faire apprécier à sa valeur, un enseignement que, dans aucune des nombreuses universités étrangères que j'ai visitées, je n'ai trouvé plus élevé et plus complet.

Un nouveau malade arrive dans les salles; il est aussitôt confié à un élève qui lui fait subir, sous la direction du maître, l'examen le plus minutieux. Cet examen terminé, le sujet est-il malade, demandait le professeur, quels sont les désordres anatomiques et fonctionnels qu'il présente? Quelle va être la marche du processus morbide? Avons-nous quelque empire sur cette marche? Pouvons nous laisser l'organisme seul dans la lutte ou faut-il lui venir en aide? Y a-t-il intérêt à arrêter ou à modifier l'évolution de la maladie et, s'il faut intervenir, dans quel sens le faut-il et comment le peut-on?

Cette discussion approfondie et toujours lumineuse avait pour but de préciser les indications qu'il y avait à remplir et, par conséquent, d'éclairer vivement la voie dans laquelle devait s'engager une thérapeutique désormais sûre d'elle-même, sans vacillations et sans craintes.

Jusqu'ici la parole a été au savant et au théoricien; le moment d'agir est venu et vous ne vous étonnerez pas que le traitement atteigne les dernières limites de la perfection scientifique, si vous vous rappelez que celui qui va l'ordonner a étudié le médicament avec autant de soin que la maladie, que ses ressources sont inépuisables, et que le thérapeute hors ligne est doublé de notre premier professeur d'hygiène.

C'est à cette école que Noël avait été élevé,

avec un soin tout particulier, par un maître dont il s'efforçait de continuer les traditions et qu'il serait peut-être parvenu à égaler le jour où le temps lui aurait apporté la seule chose qui lui manquât encore, la maturité, ou l'autorité de l'expérience.

La clinique ophthalmologique exige de celui qui en est chargé de grandes qualités : l'oculistique est peut-être la branche de l'art de guérir la plus avancée dans la voie du progrès et, à cause des théories ardues qui la compliquent, c'est peut-être la plus difficile à exposer clairement.

Noël connaissait à fond les sciences exactes auxquelles l'oculistique est redevable de ses découvertes et de sa précision, et sa parole, d'une rare clarté, finissait toujours par mettre les problèmes les plus élevés à la portée de ses auditeurs.

L'œil est sans doute une des plus admirables merveilles de la création, *acerrimus sensuum* : il en est aussi une des plus délicates. Noël avait exercé ses doigts à effleurer, pour ainsi dire, ces tissus fragiles qu'un grain de poussière suffit pour irriter profondément et, comme ces tireurs réputés, il ne prenait de café ni ne fumait, pour n'ôter à ses mouvements rien de leur exquise précision.

Quoique son adresse manuelle fut incomparable, il ne se permettait jamais ces escamotages

brillants, mais dangereux, qui tentent les jeunes chirurgiens : il opérait posément et sûrement, son but n'étant pas d'aller vite, mais d'aller bien — ni de paraître adroit, mais de l'être en réalité.

Le spécialiste était chez lui doublé d'un médecin complet et l'opérateur adroit, d'un thérapeutiste formé à l'école de M. Hairion. Ces remarquables qualités de parole et d'action — et une complaisance qui ne se lassait pas à répéter le point difficile ou incompris — à le présenter sous d'autres formes jusqu'à ce qu'il fut saisi, — avaient fait de lui un professeur admiré et aimé dont la réputation ne tarda point à franchir les limites de l'école.

La clientèle venait à lui, même de loin, et elle aurait bientôt absorbé tout son temps s'il avait pu oublier que le premier devoir d'un jeune professeur est d'être, avant tout, tout entier à son enseignement. Aussi sut-il défendre son temps et ne pas accorder à la pratique plus d'heures qu'il ne pouvait en dérober à la science.

Outre la clinique des maladies oculaires, Noë avait encore dans ses attributions la clinique des maladies syphilitiques et cutanées et, dans celle-ci comme dans celle-là, il se fit remarquer par la même clarté d'exposition et par la même sûreté de vues dans un champ où les théories contradictoires, comme des herbes folles, dérobent à chaque instant le bon chemin.

Dans les cours difficiles et disparates dont il est successivement chargé, il fait preuve d'une trempe d'esprit tout-à-fait exceptionnelle et il montre, à un âge où l'on a encore tout à apprendre, une étendue de connaissances et une maturité de jugement que l'on ne possède en général qu'au bout d'une longue et laborieuse carrière.

Un fait suffirait à mettre en lumière l'organisation merveilleuse du jeune savant. Deux années de suite un interrogateur fait défaut, au jury de candidature pour l'anatomie générale, au jury de doctorat pour la thérapeutique, et, si interroger bien est à-peu-près aussi difficile que bien enseigner, Noël montra qu'il n'y avait pas de cours de médecine auquel il ne fut préparé, qu'il ne possédât à fond, et qu'au besoin il n'eût professé avec éclat.



Le jeune professeur, qui a donné presque autant de cours différents qu'il est resté d'années dans l'enseignement, ne laissera pas que le souvenir d'une capacité hors ligne et un dévouement à toute épreuve : les fardeaux écrasants qu'il a si vaillamment portés ne l'ont pas empêché de marquer d'une façon durable son passage dans la science par des écrits dont je vais essayer de vous faire apprécier le mérite.

Le premier de ces écrits, intitulé *Observa-*

tions cliniques, a eu les honneurs de l'impression dans le bulletin de l'Académie de Médecine. L'une de ces observations, relative à une tumeur enchondrômateuse développée à la base du crâne, est surtout remarquable — et par le soin avec lequel tous les symptômes morbides ont été recueillis et analysés, — et par la précision avec laquelle le diagnostic a été déduit des faits observés, — et, enfin, par la confirmation que l'autopsie est venue donner à toutes les prévisions de la théorie. — Le fait clinique a donné à notre regretté collègue l'occasion d'insister, d'une part sur l'importance qu'offre l'examen de l'œil au point de vue du diagnostic des lésions intracrâniennes, — et, d'autre part sur les compressions excessives auxquelles le cerveau peut s'accoutumer, sans être trop troublé dans ses fonctions, lorsqu'elles s'établissent graduellement.

Rien n'est difficile à faire comme le sommaire d'une science; les maîtres même ne s'y risquent que rarement et la littérature médicale est bien pauvre de bons résultats. L'*Abrégé de Pathologie chirurgicale* de M. Haan est un modèle du genre : clair, concis et complet. En donnant une nouvelle édition de ce livre précieux, qui conserve à l'élève la substance de ce que le professeur a développé dans ses leçons, M. Haan a confié à Noël la rédaction des chapitres relatifs aux affections oculaires et a témoigné ainsi au

jeune homme une confiance qui a dû le toucher autant qu'elle l'honorait.

Cette confiance, Noël l'a pleinement justifiée : son résumé d'ophtalmologie ne dépare pas l'œuvre magistrale, il la complète.

Au dernier Congrès périodique international des sciences médicales (session de 1875), la section ophtalmologique, dont Noël était secrétaire, avait voté à l'unanimité la proposition suivante : « Considérant que l'interdiction des lunettes dans les rangs, peut priver l'armée active d'éléments utiles et nuire considérablement au recrutement des cadres, en faisant reléguer des hommes intelligents dans des services auxiliaires, — la section est d'avis qu'il y a lieu d'admettre l'usage des lunettes dans les armées. » Elle avait admis, mais sans émettre encore de vote sur cette question, — parce qu'elle ne lui paraissait pas suffisamment mûrie, — que le plus haut degré de myopie incompatible avec le service militaire est le n° 5 métrique (1). Le point sur lequel les données manquaient complètement était le degré d'acuité visuelle au loin, chez les myopes non munis de verres. Noël entreprit d'élucider ce côté inexploré de la question et une série d'expériences, conduites avec beaucoup d'habileté, lui permit de poser les deux conclusions suivantes (2) :

(1) C'est-à dire 1/7 à 1/8 de l'ancienne nomenclature.

(2) Bull. de l'Acad. roy. de méd. de Belg. 1876. p. 1207.

1^o Chez les myopes non munis de verres, les coefficients d'acuité visuelle pour les grandes distances présentent des différences individuelles considérables que l'on peut représenter par le rapport de 1 à 2 ;

2^o Chez les myopes non munis de verres, le clignement augmente l'acuité visuelle dans la proportion *moyenne* de 2 à 3 ; l'amélioration est d'ailleurs variable suivant les sujets.

Au moment même où Noël faisait connaître les résultats de ses recherches, M. Maurice Perrin prononçait, à l'Académie de médecine de Paris, un remarquable discours sur la question à l'étude. L'éminent professeur du Val-de-Grâce arrivait aux mêmes conclusions que le jeune professeur de Louvain et reconnaissait comme lui, qu'en principe, la myopie est une base tout à fait insuffisante pour déterminer s'il y a lieu d'exonérer un milicien du service.

Dans une étude publiée par le *Journal des sciences médicales de Louvain* (1) et dédiée aux praticiens, Noël a réuni les éléments, épars dans la science, de l'histoire thérapeutique de l'atropine en ophthalmologie. En rapprochant les faits il est parvenu à jeter quelque lumière sur certains effets généralement attribués au médicament, mais non suffisamment prouvés, entre autres l'influence qu'il exerce sur la tension oculaire.

(1) De l'atropine en ophthalmologie, 1876, p. 99.

A combien de milliers de malheureux le chloroforme a-t-il épargné les tortures des opérations sanglantes, et quel est le chirurgien qui n'a pas recours à ces vapeurs bienfaisantes qui endorment la sensibilité et suppriment la douleur? Aucun auteur cependant ne fait mention d'un phénomène que Noël a découvert, le pouls veineux que présentent, à la période du réveil, plus de la moitié des chlorophormisés. Noël a étudié avec un soin minutieux ces battements dont les veines jugulaires deviennent le siège, et il a examiné, mais sans se montrer pleinement satisfait d'aucune, les différentes hypothèses que l'on pourrait invoquer pour les expliquer (1).

« Le fait observé par Noël, dit le rapporteur
 » de l'Académie (2), intéresse à la fois la physiologie pathologique, pour l'étude des troubles
 » de la circulation veineuse; la thérapeutique,
 » pour la détermination de l'influence physiologique du chloroforme; la chirurgie, par les
 » conséquences pratiques qui peuvent en dériver. »

Enlevé à l'âge de 32 ans, notre regretté collègue ne pouvait pas nous laisser de nombreux écrits, mais les pages qu'il nous lègue portent toutes le cachet de leur origine et sont aussi

(1) Du pouls veineux comme symptôme habituel de l'action physiologique du chloroforme. (Bullet. de l'Acad. 1876, n° 8).

(2) M. le professeur Boddaert, de Gand, Bullet. de l'Acad. 1876, n° 8, p. 728.

remarquables par la solidité du fond, que par le charme naturel de la forme : c'est une intelligence élevée, vigoureuse et droite qui les a pensées; c'est une plume facile, sobre et élégante qui les a écrites.

†

Tous ces travaux cependant, conduits de front et menés à bonne fin en si peu de temps, ne suffisaient pas encore pour absorber la dévorante activité qui s'agitait en lui. Entre nos heures occupées que de temps nous émiettons sous prétexte de repos! Noël ne connaissait pas ces gaspillages et, sentant que la vie devait lui échapper bientôt, il avait autant hâte de la bien remplir que le poète épicurien latin avait hâte d'en jouir.

Laissez-moi vous montrer, rapidement, ce que cette vaillante nature entendait par se délasser. Noël se fait membre de la *Société de médecine des étudiants* — et aussitôt les jeunes gens qui la composent, et qui connaissent la valeur de l'homme, s'empressent de le mettre à leur tête pour diriger avec M. Masoin, leurs débats et leur donner l'impulsion.

Il fonde un *Cercle de Botanistes* dont il devient l'âme et où, toutes les semaines, il vient traiter les questions les plus élevées de la physiologie végétale.

Cette petite société, où l'on ne s'occupe que de

plantes, lui donne l'idée de réunions plus nombreuses où toutes les sciences naturelles auront accès, où chacun apportera ce qu'il sait pour en faire part aux autres et, avec quelques amis, la plupart ses collègues, il crée le *Cercle scientifique de Louvain*, une petite académie des sciences, et même des lettres, qui présente, joints à l'utilité des discussions sérieuses, tous les charmes des causeries amicales.

Une œuvre importante encore est à créer : l'école de médecine n'a pas d'organe et une publication périodique pourrait relier les élèves qui s'en vont à leurs anciens maîtres et leur permettre de continuer à profiter des enseignements de ceux-ci. Cette œuvre demandera des labeurs et des peines : Noël n'est pas de ceux qui reculent devant la longueur et les escarpements d'une route quand elle conduit à un but élevé. Il est des premiers à embrasser l'idée généreuse qui a germé au sein de la Faculté et des plus ardents à la faire aboutir. Le *Journal des Sciences médicales* perd en lui un de ses collaborateurs les plus zélés et les plus précieux : possédant parfaitement plusieurs langues étrangères, au courant des progrès accomplis dans toutes les branches de l'art de guérir, et doué d'un remarquable talent d'écrivain, il est assurément un de ceux qui auraient le plus contribué à poser honorablement dans le monde scientifique, le recueil périodique que les professeurs de Louvain ont fondé.



Le cœur de l'ami que nous avons perdu n'avait pas moins de généreuses ardeurs que son esprit n'avait d'indomptable activité et, si nous trouvons dans sa vie quelques heures qui ne soient pas remplies par le travail, c'est qu'elles étaient occupées par la charité. Le temps qu'il mesurait au client riche il le prodiguait à l'indigent souffrant, qui lui paraissait avoir d'autant plus de droits à ses soins qu'il était plus malheureux. Dans la mansarde et dans l'atelier où il a passé, on bénit sa mémoire et la reconnaissance des pauvres nombreux qu'il a soignés a une voix qui doit être entendue dans ces Cieux où le verre d'eau donné au nom du Christ ne reste pas ignoré.

Mais il ne lui suffisait pas d'accueillir tous les pauvres qui venaient consulter le médecin : sa charité le poussait au devant d'eux et il était Président d'une conférence de St-Vincent-de-Paul. Il aimait cette admirable société qui essaie d'adoucir les misères humaines et de faire descendre l'espérance chrétienne dans les cœurs des deshérités où des aveugles, encore aujourd'hui, sèment le doute, l'envie et des colères dont l'explosion, peut-être bientôt, bouleversera le monde !

Vous avez encore tous vivante dans vos souvenirs, l'émotion qui vous saisit le cœur au son

du canon de Sedan et à la vue des légions de blessés devant lesquelles s'ouvraient toutes larges nos frontières. Noël fut des premiers à arriver au devant de tant de misères à secourir et Bouillon fut le théâtre où, nuit et jour, corps et âme, il se consacra au service des blessés. Ce dévouement, qui ne connut ni fatigues ni relâche, fut remarqué au milieu de tous les dévouements que cette sanglante époque vit surgir et le jeune chirurgien reçut la croix de la Couronne royale de Prusse.



J'arrive au terme de ce long exposé d'une courte existence.

Noël a vu la mort s'avancer de loin et lorsqu'elle appuya sa main glacée sur sa poitrine, elle ne le surprit pas : il avait vécu en la regardant venir ! Du peu d'heures qu'il avait passé sur la terre, il pouvait se rendre le témoignage de n'en avoir perdu aucune ; aussi, à compter les œuvres, que de longues vies sont plus courtes que la sienne ?

Quelque bien préparé qu'il fût, il avait trop d'attaches dans le monde pour le quitter sans douleurs : des amis, — tous ceux qui l'ont connu ; de vieux parents, éprouvés comme Rachel ; — une jeune femme ; — un enfant qu'il ne lui aura pas été donné de voir et dont le petit berceau se prépare dans les larmes ; — et un

filis qui apprenait à peine à bégayer le nom de son père, ce sont là des racines qui plongent trop avant dans le cœur humain pour qu'on puisse les en arracher sans le déchirer !

A un mal qu'il savait implacable, Noël opposa une résignation sans défaillance, et pendant les longs mois de sa cruelle agonie, aucune plainte ne s'éleva de son cœur vraiment chrétien.



La mort n'est pas une fin, c'est une renaissance, ou un commencement, qui n'effraie pas le juste.

Au point de vue matériel, nous nous décomposons tous les jours et de mille manières : que reste-t-il du corps qui nous portait il y a dix ans ? Sans que nous nous en soyons aperçus n'est-il pas mort tout entier et depuis longtemps ? La trame de nos tissus s'use, se transforme et se renouvelle incessamment. Au moment de la mort seulement ces renouvellements cessent et, abandonnée par le souffle divin qui l'animait, notre substance quitte le tourbillon individuel pour rentrer dans le tourbillon général : les éléments actuels de notre corps reviennent à leurs formes les plus simples et vont former la trame d'autres organismes vivants. Qui comptera les atômes que le cyprès, l'immortelle et le brin d'herbe ont empruntés à la tombe ?

Naitre, du reste, n'est-il pas plus effrayant en-

core que mourir ? Que le germe puisse entendre la parole de Job : vous naîtrez de la femme, vous vivrez peu de jours et vous serez rempli de misères ! Qu'une voix lui crie : *Veni foras !* sortez des ténèbres qui vous enveloppent ; sortez du bain chaud où vous flottez, nourri aux dépens d'un être que vous ignorez ; venez respirer l'air, voir la lumière, entendre le son, manger le pain, lutter pour vivre ! Avec un esprit incliné et une chair faible, venez être libre de choisir entre le bien et le mal et, après que vous aurez épouvé sur votre front les sueurs de la vie, vous serez jugé, et peut-être vaudra-t-il mieux alors pour vous que vous ne fussiez pas né ! Que le germe puisse entendre cette voix et dites-moi s'il ne sera pas plus épouvanté de naître que nous pourrions l'être de mourir ?

Léon avait mieux que les enseignements de la science et d'une vaine philosophie pour l'empêcher de se troubler devant la mort : il avait derrière lui, ses œuvres ; devant lui, la perspective ouverte aux serviteurs fidèles et les assurances de Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie. »

Sans doute la tombe est un tunnel plein d'ombres et d'épouvantes du côté qui est tourné vers nous — mais en s'y engageant, Noël savait qu'à l'autre bout il trouverait la lumière, la justice, et aussi la bonté de Dieu !

L'éblouissement qui attend la créature hu-

maine à la naissance, l'attend aussi à la mort et, quittant sa chrysalide, l'âme déploie ses ailes dans les cieux éternels entrevus par la Foi!

Le spectacle de toute une vie tendue sans relâche vers le devoir, vers le vrai, vers le bien, est digne de l'admiration des hommes : Noël nous a donné cet admirable spectacle et ce grand exemple et, s'il nous laisse le cœur rempli de regrets, il le laisse aussi rempli d'espérances!